



# Pièce légendaire, «L'Oiseau bleu» distille toujours ses sortilèges

**SCÈNES Benjamin Knobil ressuscite au Théâtre Kléber-Méleau de Renens la féerie théâtrale du Prix Nobel de littérature Maurice Maeterlinck. Une troupe gamine brille au pays des songes, entre comédie musicale et orgie fellinienne**

ALEXANDRE DEMIDOFF  
X @alexandredmoff

Maurice Maeterlinck (1862-1949) serait tombé de son perchoir devant son *Oiseau bleu* qui reprend son vol, avec panache, au Théâtre Kléber-Méleau à Renens depuis mardi. L'écrivain belge, Prix Nobel de littérature en 1911, amoureux des abeilles auxquelles il a consacré un essai, n'aurait pas reconnu sa construction: l'histoire de deux enfants, Tyltyl et sa sœur Mytyl, qui s'échappent, le soir de Noël, avec la Fée, à la recherche d'un énigmatique oiseau bleu. Mais il aurait adoré retrouver la ligne de fuite de sa fable, ses personnages sucrés-salés, sa folie tempérée, son mysticisme gamin.

Car le metteur en scène franco-suisse Benjamin Knobil et sa troupe parviennent à cela: offrir un printemps enchanté à une pièce canonisée qui fut, à sa création en 1908 au Théâtre d'Art à Moscou, un immense succès. Monté par Constantin Stanislavski – comédien génial dont les écrits sur la formation de l'acteur continuent d'inspirer les écoles de théâtre –, le spectacle se serait joué près de 800 fois, jusqu'en 1938. Paul Aron, dans sa postface de l'œuvre (Editions de

la Fédération Wallonie-Bruxelles, collection Espace Nord), note que, dès 1910, elle triomphe à Broadway, au point de bientôt tourner dans tous les Etats-Unis, avec une machinerie électrique dernier cri et... 87 décors.

Si le sujet transporte, si ce vol plané au cœur d'une géographie céleste et souterraine – la maison des morts est une des stations du voyage – fouette l'imagination des décorateurs et des metteurs en scène, les rêveries de Maeterlinck peuvent aussi confiner à la fadaise. Constantin Stanislavski le premier le soulignait: il fallait éviter l'imagerie cucul la praline. Le merveilleux, au théâtre, repose sur l'éperon du plaisir, c'est-à-dire sur le bonheur de la surprise, sur la science aussi du dosage. Trop de poudre de perlimpinpin gâche la plus raffinée des pâtisseries. En pâtissier mélomane qu'il est, Benjamin Knobil maîtrise ses tours.

## Un piano ensorcelé

Vous voulez goûter? Sur scène, un vieillard dans un fauteuil roulant égrène sa mélancolie au piano. C'est Tyltyl à l'hiver de sa vie, incarné, dans un hospice médicalisé, par le comédien et musicien Didier Puntos – qui signe aussi les arrangements. Il a ces mots qui sont le cap du spectacle: «Oui, l'accord en ré majeur! L'oiseau peut être caché entre deux notes.»

Mais voilà qu'on frappe à la porte de la chambrette. Une infirmière en blouse verte, coiffée d'un bonnet de père Noël

– écho à la situation initiale de la pièce – s'inquiète de l'humeur du patient. C'est la fée Bérylune (Amélie Chérubin-Soulières) en vérité. Elle a le cœur en ficelles: sa petite fille a le mal de vivre; seul l'oiseau bleu pourrait lui rendre le goût des musardises altières.

Bigre! Que peut faire Tyltyl l'ancien pour sa Samaritaine? User du pouvoir que lui confère un petit diamant. Il lui suffit de le tourner pour que les huis du monde invisible s'ouvrent. Un garçon en pyjama surgit: c'est Tyltyl le jeune interprété par la merveilleuse Lou Golaz, autant de talent que d'ingénuité. Et dans son sillage, le bazar anthropomorphe de Maeterlinck: la Chienne (Aurélié Rayroud), le Chat, ce traître dont il faudra se méfier (Philippe Annoni), le Pain (Diego Todeschini), la Lumière (Côme Veber), etc.

C'est cette escorte-là qui entourera l'enfant dans sa quête de l'oiseau bleu, cette chimère qui est peut-être l'antidote à la mort. Le spectacle s'ouvre alors comme le coffre à costumes du *Grand Meaulnes*, ce roman brumeux et pénétrant d'Alain-Fournier. La poussière se fait étincelle, la gravure patinée vision de l'au-delà. Formidable séquence par exemple que celle où le gamin voit descendre du ciel ses grands-parents morts assis sur la balançoire de leur premier baiser. Toute une tribu de fantômes masqués invite le visiteur à vivre parmi eux.



## Plumes libertines

Mais l'éternité a ses limites. Et l'oiseau bleu règne sur un azur inaccessible. Le fil narratif est ténu. Le coffret à jouets de Benjamin Knobil a heureusement des ressources insoupçonnées. Sur la scène circulaire comme une grande roue de la fortune – œuvre du scénographe Jean-Luc Taillefert – des mondes fantasques défilent en cascade. La confrérie des chênes menace ici de condamner à la pendaison Tytyl, fils de bûcheron. Les Folies-Bergère – mais en mode queer, avec un damoiseau moustachu déployant des éventails rouges géants – et leurs créatures de strass et de plumes

jouent les enchanteresses surprises.

«Tournicoti, tournicoton»: nos songes bégaiant ainsi. Tout est là, dans cette échappée batifoleuse: la tension dramatique faiblit parfois, mais la jeune troupe – sept interprètes sur neuf sortent de l'école de théâtre – jubile sur toutes les pentes de la tentation, celle de la comédie musicale (Lee Maddeford signe la partition) comme celle de l'orgie rose bonbon. Derrière son clavier, Didier Puntos, lui, fait tourner son brillant magique. Et c'est la scène alors qui pivote, ce plateau à trappes multiples qui est le vrai diamant de l'affaire. Chez Benjamin Knobil, «l'oiseau bleu» est l'esprit

du jeu, c'est-à-dire du théâtre et de ses deus ex machina. Tout le reste est spéculations et caquetage. ■

L'**Oiseau bleu**, Théâtre Kléber-Méleau, Renens, jusqu'au 24 mars.

## La jeune troupe jubile sur toutes les pentes de la tentation



La comédienne Lou Golaz tombe sur des créatures fantastiques, ici une diva queer des Folies Bergère, jouée par Côme Veber. (RENENS, 4 MARS/LAUREN PASCHE)